

Entretien avec Jarjoura HARDANE – Université Saint-Joseph de Beyrouth³

1- Où se place le culturel quand l'acte d'écriture est le produit de quatre mains ? Ou bien comment avez-vous vécu « le culturel » dans « Eau de rose, eau de vinaigre » ?

Ecrire à quatre mains peut paraître une entreprise absurde, impossible. Ecrire est un acte. Or tous nos actes physiques, psychologiques et intellectuels sont foncièrement individuels : l'acte d'écrire passe pour en être l'illustration éclatante. Il livre le vécu, l'intimité et l'imaginaire du seul écrivain. Et l'on affirme aussi spontanément que catégoriquement que le produit de l'écriture est marqué par le style personnel de son auteur et qu'elle en porte la griffe.

Cependant « Eau de rose, eau de vinaigre »⁴ est le produit d'une véritable écriture à quatre mains, effectuée à deux temps qui ne sont pas chronologiques mais qui s'entremêlent continuellement.

Le premier temps est celui des premiers jets écrits à deux : il ne s'agit pas d'une paire de textes originaux sur des problématiques et des thématiques communes, d'abord réfléchis, mûris et écrits séparément par les deux auteurs, puis rassemblés et juxtaposés dans un seul livre. Ce n'est pas du tout un colloque ou une table ronde à deux. Il s'agit d'un texte unique, fruit d'une série de rencontres pendant lesquelles les deux auteurs discutent, réfléchissent, font des propositions, procèdent à des critiques et à des remises en question, et passent enfin à l'écriture.

Le deuxième temps est celui de la traduction, ou de la réécriture dans la deuxième langue. Là aussi les deux auteurs suivent la même démarche : ils vivent des rencontres où les échanges de réflexions, de propositions, de commentaires et de modifications se font de vive voix. L'objectif est d'essayer de réécrire les premiers jets écrits au premier temps dans l'une ou l'autre langue. Dans ce deuxième temps les deux actes d'écrire et de traduire sont presque confondus.

Ce qui a facilité cette écriture à quatre mains ?

Il y a d'abord le même itinéraire de vie académique suivi par les deux auteurs, depuis les études à l'université jusqu'à la carrière d'enseignant-chercheur, en passant par l'enseignement au secondaire. Il y a ensuite un ensemble de convictions littéraires, linguistiques, traductologiques et pédagogiques partagées par les deux. Il y a enfin le vécu d'un climat social,

³ Jarjoura.hardane@usj.edu.lb

⁴ Awaiss, H., Hardane, J., *Eau de rose eau de vinaigre*, collection Source-Cible, Université Saint-Joseph, Beyrouth, 2005, 209 pages.

intellectuel, artistique et humaniste auquel ils se réfèrent. N'est-ce pas là ce que l'on peut appeler la même référence culturelle sans laquelle cette écriture à quatre mains n'aurait pas vu le jour ? La constituante principale du culturel n'est-elle pas l'appartenance à d'autres individus qui forment un groupement, une communauté, une société spécifique par une langue, un espace de temps et de lieu et un ensemble de coutumes et de traditions ? Le comportement individuel n'en porte-t-il pas nécessairement les marques ? Et ne devient-il pas évident alors de dire que le culturel individuel n'existe pas ?

2- Peut-on parler de « biculturel » dans l'acte de traduction ?

L'acte de traduire ne peut être que biculturel. Son objectif est d'exprimer dans la langue cible un message produit dans la langue source. Le premier préalable à son accomplissement est la maîtrise entière, parfaite et sans faille par le traducteur des deux langues en contact. Mais ce premier préalable est nécessaire mais pas suffisant. Le deuxième préalable incontournable à l'acte de traduire est le vécu culturel du traducteur dans les deux langues.

Vivre le culturel d'une langue ne se réduit pas à la maîtrise de son système en vue d'une communication quotidienne et pragmatique : c'est connaître l'histoire sociale, politique, artistique et littéraire qu'elle véhicule, c'est acquérir les caractéristiques de la sensibilité de ses locuteurs, c'est être capable de saisir les anecdotes, les blagues, les adages, les proverbes et les implicites qui y sont exprimés.

Ce vécu culturel passe pour être naturel et allant de soi pour une première langue et l'on se pose des questions sur son niveau réel, dès que l'on passe à une deuxième langue ou plus. Il est vrai que le vécu culturel est variable selon les locuteurs, quand s'agit d'une seule langue, et selon les traducteurs, quand s'agit de deux langues ou plus. Mais il reste qu'il est inhérent et indispensable à la maîtrise de toute langue. Il reste aussi que, de même qu'on parle de bilinguisme, lorsqu'il s'agit de système linguistique, on peut parler de biculturalisme, lorsqu'il s'agit du vécu culturel. Et de même que pour le bilingue, l'idéal est que son bilinguisme soit équilibré, l'idéal pour le biculturalisme est qu'il soit aussi équilibré. Il reste enfin que l'idéal pour un traducteur est qu'il soit à la fois un bilingue et un biculturel équilibré.

3- Quelle est la relation entre ces 3 termes : culture, compréhension, sens ?

La relation entre culture, compréhension et sens ne peut être ni externe ni fortuite ni passagère. Elle est intrinsèque de l'acte de traduire. Elle en constitue le fondement.

Traduire, c'est exprimer dans une langue cible un message portant un sens et produit dans une langue source. Pour transférer le message, il faut au préalable le comprendre, en saisir le sens. La compréhension est incontournable, c'est le passage obligé de l'acte de traduire.

Comprendre, saisir et vivre le sens d'un message ne peut pas se réduire à ses constituants linguistiques qui sont bien entendu le canal par lequel passe le transfert. Mais si le transfert du contexte qui dépasse les éléments linguistiques et véhicule toutes les longueurs d'ondes culturelles faites d'implicites et d'allusions fait défaut, le produit de la traduction restera insuffisant et manquera d'impact ; il pourrait même frôler l'échec et sombrer dans le non-sens.